

Les sangliers



Depuis quelque temps, les sangliers descendaient. La sécheresse les faisait quitter leurs forêts de là-haut, vers le col de Chevalet, et ils ravageaient les champs d'abricotiers, les luzernes. La colère montait chez les villageois. Certains disaient les chasseurs responsables : ils voulaient leur gibier pour l'automne, et ils avaient trop facilité la reproduction. Il y en avait même qui élevaient à la ferme des petits marçassins, ce qui est interdit. Mais les chasseurs, eux, disaient que la durée de chasse était trop courte, qu'on n'avait pas le temps d'en tuer assez.

Chez Samuel, deux champs étaient complètement ruinés, les jeunes arbres cassés, les fruits encore verts jonchant le sol labouré par les sabots, creusé comme par des engins mécaniques. Samuel éclata un matin au petit déjeuner : " Ce n'était plus possible, il faut une battue !" C'était aussi l'avis de tout le monde, on en parla au marché ce mercredi-là, des groupes se formaient, des voix exaspérées se faisaient entendre un peu partout, on interpella le maire, on l'accusait de ne rien faire.

Une battue, c'est quand vingt, trente hommes, se regroupent avec leurs fusils et leurs chiens pour tuer le plus d'animaux possible en dehors de la saison de chasse. Mais il faut pour cela une autorisation du préfet. Le maire assura qu'il l'avait demandé, on n'attendait plus que la signature. Mais les gens ne pouvaient plus attendre.

A six heures et demie, ce beau dimanche de début d'été, ils se retrouvèrent sur l'aire du Vidal, au milieu d'une marée de chiens bruyants, et tant bien que mal ils s'organisèrent en trois groupes. Fifi Chamousse était bien excité, le Borel avait déjà un ou deux verres dans le nez, mais la plupart étaient graves, vaguement inquiets de faire quelque chose d'illégal. Illégal parce qu'on n'avait pas la signature ; illégal aussi parce qu'ils ne voulaient pas s'embarrasser des règles habituelles : poster des hommes à des endroits précis, se mettre sous les ordres du garde etc. Celui-ci d'ailleurs avait refusé et disait qu'il prévenait les gendarmes. Eh bien tant pis, on verra bien, dit Samuel, au moins on fait quelque chose ! Il se rappelait la discussion orageuse qu'il avait eue ce matin avec Sandrine sa fille :

"Vous n'avez pas le droit ! - Et mes champs, non, mais tu as vu l'état ? C'est avec ça que je te paie des études, il faudrait pas que tu l'oublies - Ah, naturellement ! De toute façon, tu auras des indemnités... - Ouiche ! De quoi m'acheter trois arbres quand j'en ai perdu cent ! Ou trois mètres de clôture électrique !"

Les trois groupes, partis de La Fournache, de Simiane et de la Sausse, convergeaient maintenant vers le col. Devant Samuel, qui avait le fusil cassé sur l'avant-bras, les chiens couraient dans tous les sens tant il y avait de pistes. Ils écrasaient les chicorées bleues, les millepertuis. Il fallut les obliger à monter vers Chevalet. On entendait au loin les aboiements de ceux de Simiane, et après seulement une demi-heure, on les vit, là-haut dans les bruyères. Aussitôt une vingtaine de cochons, surgis d'on ne savait où, déboulèrent vers le groupe de Samuel. On entendit une série de claquements secs, les fusils s'armaient et les hommes se

déployèrent en ligne sur une centaine de mètres, à vrai dire un peu n'importe comment, dans la hâte.

Pressés par ceux de Simiane, les sangliers arrivaient vers eux. Une dizaine de marcassins traînaient un peu, attendus par les mères et Samuel se dit : "Heureusement, le feu sera sur les gros !". Justement, Arsène Bouffigue criait "Attention, laissez les petits, laissez les petits !"

Arrivées à vingt mètres d'eux, les bêtes hésitèrent, ayant senti l'homme devant et la harde se sépara en deux groupes, essayant de contourner les chasseurs, quelques égarés passant même carrément au milieu. Alors, ça se mit à péter de tous les côtés, on ne savait plus d'où ça partait. Samuel vit une mère basculer dans une ravine, aussitôt entourée de trois petits. Ça dura trente secondes, et si beaucoup étaient passés, au moins cinq cochons devaient y être restés. Le feu cessa, les pas des voisins de Samuel se rapprochèrent. Bouffigue et Marcellin le rejoignirent, et on compta tout de suite deux beaux mâles à terre, et une femelle agonisante que Marcellin acheva.

Et puis, on entendit un cri : "Là, là, venez vite !" Ils se précipitèrent et à trente mètres de là, près d'un gros chêne, il y avait Jeannot Borel, livide. Il les regarda, puis des yeux montra ce qu'il fallait voir : Emile Chamousse, étendu à moitié sur le côté, avec une espèce de sourire, sa casquette de parachutiste bizarrement posée sur sa tête à moitié fracassée et ses deux chiens qui pleurnichaient en frétilant autour de lui.



Texte original de J.Mesnager

Atelier de questionnement de texte

(Pour conduire les Ateliers de questionnement de texte, voir le document qui porte ce nom.)

Principaux points à faire apparaître pendant les échanges et la vérification

Les personnages : Samuel, sa famille (dont sa fille) , le maire, les autres chasseurs (dont Fifi Chamousse, Borel, Marcellin, Bouffigue).

Résumé : Les paysans sont excédés par les ravages des sangliers qui ont quitté les hauteurs à cause de la sécheresse. Ils décident une battue sans autorisation formelle. Ils se distribuent en trois groupes un dimanche matin très tôt. Ils rabattent les sangliers vers certains d'entre eux.. La harde se disperse devant un groupe de chasseurs qui tirent sans se situer. Un chasseur est tué.

Les lieux : chez Samuel, au marché, dans la montagne pour la battue.

Quelques éléments importants :

Les causes de l'exaspération des paysans.

Les ravages des sangliers. Le rôle de la sécheresse. La responsabilité des paysans eux-mêmes, quand ils sont chasseurs.

Le cadre légal de la battue, l'autorisation formelle non parvenue.

Les types humains évoqués.

L'organisation de la chasse. Le rôle des chiens.

Les causes immédiates de l'accident : sangliers qui se dispersent, chasseurs qui ne se situent pas les uns les autres.

Qui est tué.